

SYLVIE GERMAIN

« *L'essentiel,  
ce sont  
les Évangiles* »

Philosophe de formation,  
romancière, essayiste, la Française  
Sylvie Germain rencontre  
un lectorat de plus en plus  
large, creusant dans ses écrits  
une interrogation spirituelle  
d'inspiration chrétienne.



**V**ous êtes née à Châteauroux en France en 1954 et évoquez dans un de vos tout derniers livres la mémoire de vos deux parents. Qu'ont-ils transmis de marquant ?

– C'était une famille traditionnelle, plutôt unie et aimante qui permettait de se structurer à peu près convenablement, rien n'étant jamais parfait. Je suis la dernière d'une fratrie de quatre. La place qu'on occupe dans une fratrie a beaucoup d'importance dans la manière dont on appréhende le monde et dans sa relation aux autres. Je n'avais pas à subir la rivalité d'un frère ou d'une sœur qui arrive après moi. Je n'étais pas non plus l'enfant unique à qui tout est dû. D'emblée, j'ai été dans le partage et parfois aussi naturellement dans le conflit. S'il fallait rentrer dans les détails, c'est évidemment plus complexe mais en bref, je suis issue d'un type de famille peut-être en voie de disparition actuellement...

– Une famille attachée à des valeurs dites traditionnelles comme le respect de l'autorité par exemple... ?

– Oui. J'avais un père très doux, dénué de toute brutalité, ouvert, mais qui avait une grande autorité naturelle, doté d'une sorte de charisme que lui reconnaissaient tous ses amis.

– Un homme qui avait probablement le sens de l'État, du bien commun, de par sa fonction de sous-préfet de la République...

– Effectivement. Je crois que les valeurs que l'on acquiert le plus sont celles qui viennent non pas par des discours mais par l'exemple. Mon père venait d'un milieu très modeste de paysans. Il a vécu dans une maison où il n'y avait pas de livres. Il était l'exemple typique de ces enfants boursiers de la République. Il lisait énormément et a fini par faire des études de sciences politiques. Il se passionnait aussi bien pour la science que la philosophie. Parmi ses grandes passions, il y avait le poète Paul Valéry et Teilhard de Chardin.

– Et votre mère ?

– Elle était plus dans le côté passionnel, plus irascible, plus méditerranéen. Cela s'équilibrait.

– Votre adolescence s'est ancrée dans les années 1960, dans un milieu catholique, avant la révolution culturelle de 1968...

– Catholique, oui mais je pense que c'était plus par tradition et habitude, comme dans beaucoup de foyers. Ma famille n'était pas profondément investie dans des activités liées à l'Église. On pratiquait. On allait à la messe le dimanche mais c'était plutôt, je pense, une démarche un peu formelle. Le fait d'aller au catéchisme a induit évidemment des choses, même si celui que j'ai reçu était vraiment très indigent. Il n'empêche qu'il a formé mon imaginaire d'enfant. Cela a déposé des images, des sortes de mythologie et cela oriente la sensibilité d'une personne. Mon père avait une spiritualité profonde. Il restait fidèle à son Église mais intérieurement, il en était distancié. Il se posait beaucoup de questions. Ma mère allait plus à l'église par convention sociale et habitude. Quand des épreuves sont venues dans sa vie, elle l'a complètement désertée. Je suis un peu héritière de ces deux figures.

### « Je suis partagée entre foi et doute. »

– Vient la période de la jeunesse où souvent beaucoup prennent distance avec l'Église. C'était aussi votre cas ?

– J'éprouvais de l'ennui par rapport à ce qu'on proposait. Ce n'était pas suffisamment habité. J'allais aux offices. La liturgie n'était pas envoûtante. Plus j'avance en âge, plus je me rends compte de la nécessité d'une beauté liturgique dont parle tellement bien Maurice Zundel pour sensibiliser l'imaginaire, évangéliser la sensibilité ou comme il disait « évangéliser l'inconscient ». Sans être une rebelle, il y a eu une sorte d'éloignement par ennui mais en même temps, les questions demeuraient intactes et cinquante ans plus tard, elles sont toujours là à me tarauder.

– Quelles questions par exemple ?

– J'ai été dans un grand désarroi à une certaine époque surtout à l'égard de la personne du Christ. Est-ce qu'on adhère ou non à l'idée de l'incarnation et de la résurrection qui vont de pair. Si on exclut un des deux, il y a quelque chose qui ne va pas. Ce sont les deux grandes nuits, celle de la Nativité et celle de Pâques, qui ne peuvent pas être dissociées. Les deux sont l'une et l'autre fondamentales. Cette question était vraiment pour moi un grand tourment. Un moment, dans mon désarroi d'adolescente, je me suis dit que je devrais peut-être me convertir au judaïsme puisque c'était le Christ qui

me posait problème. Finalement, avant de quitter ce que je ne comprenais pas, j'ai décidé d'approfondir ma propre tradition. J'ai pensé que je passerais peut-être ma vie autour d'une sorte de trou où la croix aurait été désouchée et que je resterais là, à cet endroit. Des décennies plus tard, aujourd'hui, je suis toujours là, à côté de cette croix, avec des questions...

– En faisant des études de philosophie avec notamment Emmanuel Levinas comme maître et un mémoire sur l'ascétisme chrétien, vous avez approfondi les questions liées à la foi, qui doit, écrivez-vous, être pensée, interrogée...

– Effectivement, des affirmations comme l'incarnation ou la résurrection ne sont souvent pas croyables, ni vraisemblables ni prouvables. Mais si on élimine cela au nom d'une sorte de crédibilité scientifique, alors on n'est plus du tout dans l'espace de la foi. On peut continuer à porter

de la considération et de l'intérêt aux Évangiles et au Christ en disant : « C'est un homme admirable, un grand sage comme

Socrate ou Bouddha. » Beaucoup de personnes en sont là. Pourquoi pas. C'est déjà beau de garder le Christ comme un certain modèle de vie mais on s'éloigne alors pour moi complètement de l'essentiel.

– Où est-il pour vous ?

– Pour moi, l'essentiel ce sont les Évangiles. Parfois, il y a des oripeaux, des divergences d'interprétation selon les Églises. Je pense que, génération après génération, on ressent une nécessité d'adaptation pour que le sens continue à passer. Parfois, les formulations sont tellement datées qu'on les comprend de travers aujourd'hui alors qu'au temps où elles étaient formulées, les contemporains les comprenaient, les entendaient, y trouvaient du sens, portaient du fruit. Aujourd'hui, certains mots n'ont plus de sens ou ont pris un autre sens. Du coup, cela provoque des contre-sens qui peuvent éloigner les gens...

– Comme par exemple le péché originel, la notion de victime expiatoire... ?

– Oui, il y a beaucoup d'expressions ainsi où l'insistance mise sur la « souffrance » qui a abîmé tant de personnes. À ce niveau-là, je pense qu'il faut sans arrêt être vigilant. Maintenant, sur le fond du fond, si on retire tout de la substance des paroles de Jésus, si on le réduit

au simple Jésus de Nazareth, aussi belle figure cela puisse-t-il donner, pour moi alors, on retire l'essentiel. Mais en même temps, le mystère reste entier. Je n'ai pas de réponses toutes faites. Je fais partie de cette foule de personnes qui sont entre foi et limite de l'incroyance parce que, comme d'autres, je suis constamment travaillée par le doute. Il y a cette phrase admirable dans l'Évangile de cet homme qui vient auprès de Jésus pour qu'il sauve son enfant et qui dit : « Seigneur, je crois. Viens en aide à mon peu de foi. » Dans la même phrase, il semble dire une chose et son contraire mais il dit ainsi la vérité humaine. On est là. On a confiance et pas tant que cela. On espère et on désespère à la fois. On sait et on ne sait pas. Cet homme vient et il dépose cette contradiction, cette supplication aux pieds du Christ.

– Au catéchisme, on enseignait aussi que Dieu était créateur, tout puissant et amour.

Des qualités apparemment difficilement conciliables pour beaucoup... Vous préférez parler de Dieu autrement, par des métaphores notamment.

– Déjà le mot « Dieu » pose problème. En français, le mot est dérivé de Zeus, le dieu grec. C'est déjà très mal parti. Chacun met sous ce vocable plein de choses. Beaucoup de gens autour de moi rejettent le Dieu monothéiste parce qu'il serait source de toutes les guerres et toutes les tragédies. Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas si simple. Il suffit de regarder l'histoire. On peut tuer aussi au nom de dieux au pluriel, au nom de « Pas de Dieu », de Mammon ou d'idoles. Mais il est vrai qu'au sein du monothéisme, cela peut susciter des comportements intégristes absolument insupportables et qui en arrivent à tout renverser et à nier complètement le message d'origine. On rappelle suffisamment souvent toutes les dérives de l'Église. Elles furent nombreuses : Les croisades, l'Inquisition. On le sait. Il ne faut pas l'oublier. Mais il ne faut pas non plus se repaître de cela et rejeter au temps présent le legs. Derrière ce chaos, ces trahisons, les défaillances de l'Église en tant qu'institution humaine, avec son lien au pouvoir, il faut garder et extraire de cette gangule le texte d'origine.

Jeune, constatant qu'on avait tué au nom du Christ, je me disais déjà : « Mais où ont-ils pu trouver dans l'Évangile le moindre mot qui justifierait leurs actes ? »

J'étais ahurie et je le suis toujours. Quant à la science, elle ne peut pas tout prouver elle-même. Si un jour, on prouvait l'existence de Dieu, on ne serait plus dans le domaine de la foi et il y aurait des gens qui nieraient les évidences. Je crois que le débat sur l'existence de Dieu, sur la meilleure voie d'accès vers lui, sur qui est le meilleur prophète, ce débat sera là jusqu'à la fin de l'humanité.

– Certains pensent que Dieu est maintenant d'une certaine façon absent du monde et que c'est à nous de le porter. Vous êtes sensible à cette idée ?

– Oui, Dieu est devenu présent de manière inédite, littéralement inouïe par l'incarnation, si on reste dans l'espace chrétien. Il faut que cette incarnation se reproduise constamment. Les grands

**« L'écriture, c'est pour moi une manière vitale d'être au monde, comme une respiration. »**

mystiques le disent très bien. La Nativité n'est rien si elle n'a pas lieu dans le cœur de chaque homme. Si la résurrection n'a pas lieu dans le cœur, la pensée, l'esprit d'une personne, alors elle n'existe pas et Dieu n'est pas là non plus pour celui qui ne le fait pas exister.

Par ailleurs, Dieu est. Il y a la fameuse définition dans l'Exode : « Je suis celui qui suis. » Si Dieu est, on ne peut pas empêcher que ce qui est... soit. Mais en même temps, ce n'est pas ce qui le fait exister pour nous. Celui qui dit « Dieu n'existe pas » parce qu'il n'y croit pas a raison. Pour cette personne non croyante, Dieu n'« existe » pas au sens étymologique du terme. Il ne le fait pas « sortir ». Il n'y a pas « exode ». Il ne se passe rien pour cette personne. Le croyant est celui qui fait exister Dieu en lui et par lui...

– Et vous, votre manière de le faire exister, c'est plutôt par l'écriture...

– J'aimerais que cela soit plus par mes actes... Il y a toute une dynamique dans notre façon d'agir, de penser, de faire ou de ne pas faire qui fait ou non être Dieu en nous...

– Vous avez étudié la philosophie, été enseignante un temps et puis vous avez commencé à écrire, connu le succès, l'estime auprès de lecteurs de plus en plus nombreux avec très souvent dans vos écrits, cette interrogation spirituelle. L'écriture

est-elle une manière pour vous d'être au monde ?

– Oui, c'est pour moi une manière vitale d'être au monde, comme une respiration. Dans toutes les disciplines artistiques, pour les créateurs, leur discipline est leur manière d'être au monde, de vraiment « vivre » et de goûter la saveur de la vie parfois jusqu'à l'amertume. Pour moi, en l'occurrence, c'est l'écriture. Ce n'est pas neutre puisque l'on y manie le langage, la pensée. Pour arriver à maintenir vivace cette interrogation spirituelle fondamentale, oui, j'ai besoin de l'écriture, qu'elle passe par la fiction ou des essais.

– On peut être « utile » par l'écriture ?

– Je ne me pose pas la question de l'écriture comme une sorte d'instrument. Parfois, on écrit, dit ou fait des choses qui provoquent chez l'autre des réactions démesurées par rapport à la petite chose qu'on a faite, dite ou écrite, parce que cela a déclenché quelque chose qui était déjà

en eux. Il y a aussi des malentendus, y compris chez les lecteurs. Ce que je vois et qui m'intéresse, ce sont que les écrits circulent. Si cela donne du positif, tant mieux. Je ne m'imagine pas écrire des choses venimeuses ou visant à désespérer mes contemporains. Mais quand je prends la plume, je ne pense jamais à être utile à un lecteur. Sinon, il y a un manque de spontanéité et d'authenticité. J'essaie de pratiquer l'écriture comme une tentative de saisir le mystère de la vie, même si on sait que c'est en partie insaisissable. Voilà ce qui me motive, me donne envie de continuer, même après des échecs.

– Écrire des phrases, c'est aussi une tentative de clarté face à l'obscur...

– C'est essayer de déceler un petit peu de sens, de signification et de direction, même si cela louvoie beaucoup. J'écris aussi pour continuer à vivre un peu plus. Peut-être un jour, m'en détacherai-je. Certains grands sages y arrivent. J'aime beaucoup cette phrase de Maurice Blanchot : « Nous écrivons pour tendre vers le silence. » C'est un horizon de silence qui obsède l'écrivain et comme on n'y arrive pas, on recommence.